

Non-conformiste, certes, mais plus circonspect est *L'Invité de Job*¹, que José Cardoso Pires a situé dans cet Alentejo aux vastes domaines et aux terres brunes qui est le grenier à blé du Portugal. Il y a là toute une population misérable qui vit encore son Moyen Âge, ignorée des touristes qui s'extasient devant les beautés de la ville-musée d'Évora. Nous connaissions la grève des dentelières dans *Eternité*, de Ferreira de Castro, et, dans *Les Brebis du Seigneur*, du même auteur, celle des ouvriers du textile. Ici, au village de Cimadas, les femmes manifestent, réclamant du pain pour leurs familles, et du travail pour leurs maris (sur cette scène aurait pu s'ouvrir le livre, au lieu des vingt-cinq pages oiseuses qui rapportent les propos de quelques soldats avinés dans une gargote). L'une de ces femmes, la plus jeune, est emmenée comme otage au poste de la Garde Républicaine, où elle assiste à une discrète ébauche de scène de torture. Nous apprendrons à la fin de l'ouvrage, après avoir compati à ses angoisses, qu'elle est sortie de la prison du bourg sans savoir quand ni comment; elle est le type même de ces « utilités » qui servent les propos d'un auteur ne laissant pas oublier sa présence.

Autrement structurés sont les deux hommes d'âge inégal qui occupent le devant de la scène; le vieil Anibal et son jeune compagnon João Portela. Sans emploi l'un et l'autre, ils entreprennent de partir pour le Nord afin d'y chercher de l'embauche. A pied, comme il se doit, avec un fusil de chasse pour s'approvisionner en gibier. Espoir frustré : l'économie est stagnante, les chantiers n'ont pas besoin de bras. Sur le chemin du retour, Anibal insiste pour aller voir son fils, soldat de la garnison de Cercal Novo; en son for intérieur, et par candeur pure, il songe à solliciter une allocation en sa qualité de soutien de famille.

Après avoir cheminé parmi les ronces et les pierres, ils débouchent sur le champ de manœuvres, où se livre un exercice de tir réel sous la direction du capitaine Gallagher, détaché par l'O.T.A.N. à la démonstration d'une

nouvelle arme d'artillerie. *L'Invité de Job*, le riche à la table du pauvre, c'est lui, falot à souhait, qui plastronne devant les officiers portugais, lesquels lui portent en retour des sentiments peu tendres. Militaire, il est fermé aux séductions du paysage, car on sait bien que les Américains n'ont pour horizon que des cheminées d'usine et des bouteilles de whisky; et de surcroît, en tant que représentant d'une race bien nourrie, il tient les indigènes pour quantité négligeable. Comment en serait-il autrement, puisque le manichéisme du roman populiste et la tradition des images d'Épinal le veulent ainsi?

Voici le drame : un obus à mitraille se désintègre, João Portela a une artère sectionnée par les éclats. On le transporte à l'infirmerie du régiment, où il est abandonné à son sort pendant quelques heures, après quoi on l'ampute d'une jambe. Aucune indemnité n'est prévue; le vieil Anibal, qui se tient pour responsable du malheur de son compagnon, vend son fusil, veille à la confection d'une béquille, et le jour vient où les deux hommes reprennent la direction du village. Peut-être réussiront-ils, l'un aidant l'autre, à vendre des almanachs dans les foires...

Quelques touches d'insolite sauvent ce récit d'un misérabilisme un peu simplet : la gitane à demi démente qui excite les enfants dans le champ de tir, la tortue d'eau qui voyage, vivante, puis cadavre, dans le mouchoir d'Anibal. Le découpage en chapitres nombreux donne au style une vivacité d'allure que le traducteur a su rendre avec fidélité, et les dialogues, très vivants, faciliteraient sans peine une adaptation scénique. Certaines amertumes légitimes peuvent se lire entre les lignes; mais, c'est égal, le néo-réalisme portugais, qu'un Fernando Namora représentait déjà avec maîtrise, a fait son temps. Qu'attend-on pour révéler au public français l'art et les techniques nouvelles d'un Virgílio Ferreira et d'une Geralda Bessa Luis, ou encore ce livre si subtil, si sensible et si magistralement échafaudé, *Bastardos do Sol*² (« Bâtards du Soleil »), d'Urbano Tavares Rodrigues, écrivain plein de sève que tout éditeur parisien pourrait s'honorer d'accueillir?

ARMAND GUIBERT

1. JOSÉ CARDOSO PIRES : *L'Invité de Job*, roman traduit du portugais par Jacques Fressard. Editions Gallimard, collection « Du monde entier ».

2. Librairie Bertrand, Lisbonne.